

Trois générations

Je me dirige lentement vers les escaliers lorsque j'entends :

- Camille, dépêche-toi, on va être en retard ! Tu sais bien que ma mère a horreur de ça et je n'ai pas envie de me faire accueillir par une soupe à la grimace.
- Oui, oui... Je viens... dis-je en accélérant à peine le pas.

Ces repas dominicaux chez Mamie Joséphine sont une vraie corvée pour moi. Ambiance d'enterrement parfois agrémentée d'une ou deux prises de tête entre Maman et sa mère ou fausse jovialité avec de jolis sourires forcés, voilà à peu près les deux tendances opposées qu'il m'est donné d'observer pendant ces « instants précieux en famille », comme Maman aime les nommer devant ses amies. Mais dans tous les cas, rien ne sonne juste pendant ces déjeuners et l'intervalle entre l'entrée et le dessert dure une éternité. De fait, la plupart du temps, je m'éclipse dès que possible pour bouquiner au calme. Ce midi, Maman et Mamie sont en mode guerre froide depuis que le sujet de mon père est revenu sur le tapis. Ça, ça ne manque jamais ! La tension monte de façon instantanée dès que son nom est prononcé, les phrases deviennent sèches, les mots cinglants. Papa et Maman ont divorcé il y a cinq ans maintenant et le sujet est toujours aussi miné. Mamie Joséphine n'a jamais aimé mon père. Elle lui trouvait un air mystérieux, malhonnête, qui ne lui inspirait pas confiance. Il faut reconnaître que les événements lui ont donné raison : il a trompé sa femme pendant plus de deux ans, avant de lui annoncer froidement qu'il la quittait. Maman est restée plusieurs mois sous le choc. Moi, je me suis retrouvée tiraillée entre un Papa qui faisait pleurer ma mère et me traitait comme une reine et une Maman qui disait tout le mal qu'elle pouvait de mon père et s'épuisait pour me ménager autant que possible. « Je te l'ai toujours dit qu'il te ferait souffrir ». Les mots doux de Mamie à l'intention de sa fille résonnent dans les escaliers qui me séparent de la salle à manger. Quel gâchis ! Je n'arrive pas à les comprendre toutes les deux : comment peuvent-elles accorder autant d'importance à perpétuer ces réunions de famille et mettre autant d'énergie à les saper ? Ça me dépote.

- Camille, on y va !

Fin de calvaire pour aujourd'hui. Trop bien, je vais pouvoir terminer mon devoir de maths qui m'attend à la maison. Quel programme de rêve !

Le lendemain, six heures vingt. Le téléphone sonne. Maman se lève pour répondre. « Hum... oui... Allô ? », « Hein !? Mais ça va ? », « Ne bouge pas, j'arrive tout de

suite ! ». Ce que j'entends ne laisse rien présager de bon. Je me lève à mon tour pour aller aux nouvelles.

– Ta grand-mère vient de tomber dans les escaliers. Elle a mal partout et s'est ouvert la tempe. Je vais tout de suite chez elle pour voir ce qu'il en est. Du coup, ne m'attends pas pour partir au lycée. Tu pourras te débrouiller ?

– Oui, Maman, te bile pas, je ne suis plus un bébé. Appelle-moi quand tu en sais plus. Je prends mon petit déjeuner le ventre noué en attendant le coup de fil de Maman. Sept heures trente, toujours pas de nouvelles. Je rassemble mes affaires dans mon sac à dos, mets mes chaussures et mon blouson, ferme la maison à clé et me dirige vers l'arrêt de bus. Toujours rien. Pourvu que ce ne soit pas mauvais signe. Et si c'était vraiment grave ? Et si Mamie allait mourir ? Les scénarios catastrophes commencent à se précipiter dans ma tête. Le pire, c'est que je ne la connais même pas vraiment, Mamie. Je veux dire, je l'ai toujours vu via le prisme de Maman et leurs mauvaises relations ne m'ont pas incité à nouer des liens avec elle. Ça y est, le téléphone sonne enfin, alors que le bus arrive. La voix de Maman est rassurante : « Plus de peur que de mal. La plaie que Mamie s'est faite à la tempe n'est que superficielle. Elle s'en tire finalement avec une côte cassée et une entorse à la cheville. ». Ouf, je respire !

– T'as pas l'air en forme, Camille, me dit Justine, alors que je m'assois à ses côtés.

– Le réveil a été rude ce matin !

Je lui raconte dans le menu détail mon début de journée. Justine, c'est ma meilleure amie. Elle est la championne pour me rassurer quand ça ne va pas, me regonfler les jours de blues et elle a toujours une idée pour débloquer les situations délicates.

– Si ça t'embête tant que ça de ne pas être proche de ta grand-mère, qu'est-ce qui t'empêche d'aller la voir plus souvent ?

– Franchement, pour les voir se disputer ma mère et elle, très peu pour moi !

– Mais non, espèce de bête : qu'est-ce qui t'empêche d'aller la voir toute seule ? En plus, ta grand-mère habite juste à côté du bahut. Le jeudi, de 14 à 16, au lieu de te taper deux heures de perm', hop !, tu vas lui faire un p'tit coucou.

– Ouais, super ton idée, dis-je en bougonnant : Et si ma mère l'apprend ? Et qu'est-ce que je dis à ma grand-mère pour lui expliquer ma venue ?

Justine ne répond pas. Elle a ce regard malicieux de celle qui a déjà la certitude que je vais tenter l'expérience. Elle m'énerve quand elle fait ça, elle me connaît trop bien !

- Allô, Mamie ?
- Camille ? Ça me fait plaisir de t'avoir en ligne. C'est pas souvent que tu m'appelles. Tu prends des nouvelles de ta grand-mère toute cassée ?
- Ben, en fait, je me disais que ça te ferait peut-être plaisir d'avoir de la visite... Et comme j'ai deux heures de perm' cette après-midi, je voulais te proposer de passer.

Cette première après-midi chez Mamie Joséphine s'est déroulée dans une ambiance un peu bizarre. Nous ne savions pas trop quoi nous dire, ni l'une ni l'autre, ni comment nous comporter, mais j'en suis ressortie heureuse de ma visite et je crois qu'elle aussi. De fait, nous avons pris l'habitude de nous voir tous les jeudis, sans que Maman ne le sache.

Un jour, alors que nous terminons une partie de rami dans une ambiance un peu morne, Mamie me demande :

- Camille, sais-tu garder un secret ?
- Ben euh, oui, bien sûr, dis-je, un peu inquiète à l'idée de ce qui va suivre.
- Alors viens avec moi, j'ai quelque chose à te montrer.

Je crois que je me souviendrai toute ma vie de ce qui suivit. Mamie s'est levée péniblement, puis a ouvert la porte au fond de la cuisine, celle qui donne dans le petit jardin situé derrière la maison. Elle a traversé lentement la cour pavée et s'est engagée sur la pelouse parsemée de quelques herbes folles, de pots de fleurs inutilisés et d'outils de jardinage rouillés. Sa cheville et sa côte lui rendaient visiblement pénible ce court trajet de seulement quelques mètres. Elle a contourné un arbuste, puis s'est postée devant une vieille porte en bois de petite taille, dont les lames avaient été rongées par l'humidité au niveau du sol. Cette porte, je l'avais toujours perçue comme un bel élément décoratif sur le mur en pierre de son jardin de poupée. Mamie sortit alors une clé du fond de sa poche, une belle et grande clé en laiton avec un anneau ouvragé comme on n'en fait plus maintenant ; et elle ouvrit la porte dans un mouvement solennel, m'invitant à franchir le seuil. Interloquée, je fis un pas de l'autre côté et découvris, émerveillée, toute la splendeur que cette petite porte si discrète dissimulait : Des roses, une multitude de roses regroupées dans ce petit espace clos à ciel ouvert ! Les yeux écarquillés, le sourire béat, je déambulai de fleur en fleur, tandis que mes narines se chargeaient de leurs parfums si agréables. Mamie m'observait avec un sourire un peu triste et une grande fierté dans le regard.

- C’est toi qui t’occupe de ce jardin ?
- Qui m’en occupais, tu veux dire. Regarde ces fleurs fanées, ces mauvaises herbes qui s’empressent de coloniser l’espace. Je ne peux plus rien y faire depuis ma chute.

Je ne vis pas les larmes poindre au bord de ses yeux.

- Mais, c’est un truc de ouf, Mamie ! Il est magnifique ce jardin.

Mon compliment spontané l’avait touché et fit naître un franc sourire sur ses lèvres, en même temps que quelques larmes adoucies s’échappèrent discrètement sur ses joues.

- Je te présente *Madame Meilland* et *Papa Meilland*, me dit-elle, en me désignant tour à tour de l’index une fleur majestueuse aux pétales de nuance blanc crème à jaune d’or bordés de rose et une autre d’un rouge carmin intense à l’aspect de velours. Et celle là-bas aux tons orangés, c’est *Louis de Funès*, ajouta-t-elle.

Je pris ainsi mon premier cours de botanique avec Mamie, découvrant tout à la fois les noms incroyables donnés aux rosiers et l’ampleur des connaissances de ma grand-mère dans ce domaine. J’appris également que cet espace était l’ancien potager de Papy. Mamie l’avait laissé à l’abandon plusieurs années après son décès, jusqu’au jour où elle avait décidé de lui redonner vie, différemment. Elle n’en avait parlé à personne à l’époque, et surtout pas à sa fille qui venait de se mettre en couple avec mon père.

Ces deux heures passèrent trop vite à mon goût et à peine avais-je quitté le jardin, que déjà j’avais hâte de revenir dans cet endroit merveilleux. Alors que nous nous dirigeons vers la maison, le visage de Mamie se rembrunit. Elle s’arrêta à hauteur de la porte, me regarda et dit :

- Je ne supporte pas l’idée que ce jardin dépérisse. Camille, veux-tu bien l’entretenir pour moi ?

Je réfléchis un instant avant de répondre, décidée :

- Pour toi, non. Avec toi, oui.
- Mais comment veux-tu que je t’aide dans mon état ?
- En étant à mes côtés, bien entendu ! Et puis, tu vas récupérer plus vite que tu ne le crois, j’en suis sûre ; et après, c’est ensemble que nous le bichonnerons, ce bijou !

C’est ainsi que j’ai commencé à passer tous mes jeudis après-midi à biner, arracher des mauvaises herbes, arroser, tailler, traiter.

Le jardin est vite redevenu plus beau que jamais. Il rayonne à présent de toutes les couleurs de cette fin de printemps, ce qui amplifie encore le plaisir de s’en occuper.

Mamie Jo et moi profitons de nos moments de jardinage ensemble pour discuter de tout et de rien dans le parfum à la fois doux et enivrant de ces plantes magnifiques. Sa côte ne la fait plus souffrir et sa cheville retrouve de la souplesse grâce aux bons soins de son kiné. Tout pourrait être parfait, si je ne devais pas passer les deux prochaines semaines chez mon père. A ma déception de me trouver prochainement loin du jardin, s'ajoute mon malaise à l'idée d'en parler à Mamie.

- Qu'est-ce qu'il y a, Camille, quelque chose te tracasse ? me demande-t-elle alors que je m'installe dans la cuisine. Tu n'as pas l'air dans ton assiette.
- Hum, oui... dis-je, soulagée qu'elle me donne ainsi l'occasion d'aborder le sujet tout de suite. La semaine prochaine, je ne pourrai pas venir et la suivante non plus. Ce sera le début des vacances d'été et Papa m'emmène dans le Sud de la France.
- Ah, celui-là, il a toujours eu le chic pour me gâcher la vie ! Si seulement ta mère m'avait écoutée quand je lui ai dit que c'était un bon à rien !

Pour une raison que j'ignore, ses mots me blessent plus qu'à l'ordinaire, les larmes montent instantanément à mes yeux, noyant mon regard, et j'explose soudain :

- J'en ai marre de t'entendre dire du mal de lui ! Merde à la fin ; c'est mon père quand même et une part de lui coule dans mes veines ! Alors oui, bien sûr, il est très loin d'être parfait, mais ça ne justifie pas que tu déverses toute ta haine sur lui, et sur moi aussi par la même occasion !

Et je cours m'enfuir dans la bibliothèque, sans attendre la réponse de Mamie. De grands sanglots me secouent et les larmes coulent abondamment sur mes joues. Je me sens perdue, tandis qu'une infinie tristesse m'envahit. Je ne m'étais pas rendu compte de toute la colère que j'avais accumulée pendant ces années à entendre Mamie dénigrer mon père et la façon dont elle vient de s'exprimer avec tant de force, presque malgré moi, me remue encore. Lorsque mes pleurs se calment un peu, Mamie Jo frappe doucement à la porte et l'ouvre sans attendre ma réponse. Elle s'approche de moi et me demande simplement pardon.

- Pardon pour le mal que je viens de te faire, Camille. Tu as raison, je n'ai pas le droit de répandre ma rancune ainsi. Je suis désolée.

Elle a l'air sincère. Elle me caresse doucement l'épaule et ajoute :

- Je vais dans le jardin. Viens me rejoindre si tu en as envie.

Je me sens épuisée : mes forces m'ont abandonnée en même temps que ma crise de larmes s'est atténuée. Après un long moment d'hésitation, je me lève enfin et me rends dans le jardin, mal à l'aise. Comment reprendre le dialogue après ce bouillonnement ? Je me sens gênée et j'ai encore de la peine. Finalement, je fais le choix de laisser les mots de côté et je me contente d'un regard un peu vide vers Mamie en guise de premier contact. Le regard qu'elle me porte en retour est bienveillant, mais elle semble perturbée elle-même et c'est en silence que nous taillons les rosiers ce jeudi-là.

Le son de la voix de Maman me sort soudain de mes pensées :

– Camille ?... Camille ?... Maman ?... CAMILLE ??

Je sursaute et cours à l'extérieur du jardin, sans comprendre ce qui se passe. J'ai à peine le temps de pousser la petite porte en bois et de commencer à contourner l'arbuste que je tombe nez à nez avec ma mère.

– Mais que fais-tu ici ?, me demande-t-elle instantanément. Je t'ai cherchée partout !

Le lycée m'a téléphoné pour me prévenir que tu n'étais pas en cours.

Je regarde ma montre : 17h20. Déjà ! C'est ma faute, j'ai raté l'heure avec tout ça. Non, non, non, c'est pas vrai... Mais quelle imbécile ! Allez vite, Camille, trouve une excuse ; fais preuve d'imagination, quoi ! Je suis comme paralysée par le trop plein d'émotions de cette journée. Je reste hébétée et sans voix.

– Je... Euh...

Et je ne peux empêcher l'inévitable. Le regard de Maman se pose sur la petite porte entrouverte et elle me demande à présent avec une voix emprunte d'un mélange d'incompréhension, d'inquiétude et de colère :

– Que se passe-t-il ici ? Camille, que me caches-tu ?

Que dire ? Et puis soudain, ça y est, le déclic ! Je commence à débiter une histoire, un peu incongrue, certes, mais crédible, quand j'entends un bruit derrière moi.

Mamie vient d'ouvrir doucement la porte, faisant ainsi le choix de rompre elle-même son secret. Cela représente beaucoup, je le sais : Elle n'était pas vraiment prête à dévoiler cette part d'elle à sa fille ; cette part pourtant assurément plus belle que ce qu'elle lui donnait à voir jusqu'à présent. Je me demande alors si, sans le vouloir, je ne viens pas de les amener à faire un premier pas sur une nouvelle voie ensemble ; et si ce qu'elles se sont caché au cours de ces années ne serait pas tant leur amour mutuel et une partie de leurs souffrances, plutôt que ces quelques roses.